

Une soirée chez Varèse

Marcel Blouin

Volume 1, numéro 5, septembre–octobre 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59666ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Blouin, M. (1959). Une soirée chez Varèse. *Liberté*, 1(5), 293–296.

Une soirée chez Varèse

MARCEL BLOUIN

J'étais depuis longtemps intrigué par Varèse. Par le mot d'abord. Varèse... espagnol ou français? Je n'aurais pas su dire. Varèse. Un beau nom, vous en conviendrez avec moi, un nom chargé de mystère et de fierté. Varèse. Je me répétais Varèse, fasciné.

Mais qui était Varèse? Autour de moi, livres et personnes demeuraient impuissants à satisfaire ma curiosité. Où donc avais-je vu ce nom? Si ma mémoire était fidèle, dans une revue musicale. On y disait que les travaux de Stockhausen devaient beaucoup à Varèse. Mais qui était Varèse?

Un jour, tout à fait par hasard, je lis dans un magazine américain: "Edgard Varèse, a genius of our times". Avidement je lis. Varèse, compositeur contemporain, élève de Busoni, écriture audacieuse, apprivoise les bruits, force et puissance, *Ionisation*, musique spatiale. Je n'avais qu'un désir: entendre du Varèse. Rien chez le disquaire, rien à la radio. Silence sur Varèse. Disquaire, radio, disquaire. Varèse? Non, monsieur, je regrette.

Puis, un jour, une voix dit à la radio: "Vous entendrez maintenant *Ionisation* d'Edgard Varèse". Une seconde, j'eus peur. Peur que le Varèse de mon imagination fut supplanté par un Varèse réel et peut-être décevant.¹

Je formulai alors le voeu de rencontrer Varèse, ne serait-ce que cinq minutes. Morel me donna son adresse, à Greenwich Village. Je n'avais qu'à lui demander rendez-vous. Ce que je fis, et pour moi, et pour Radio-Canada, désireux que j'étais de faire connaître davantage Varèse par l'intermédiaire de la télévision. Varèse répondit avec la plus grande amabilité: "Venez, je vous attends".

¹ Je ne suis qu'amateur de musique et laisse à d'autres le soin des oeuvres musicales. Mon privilège, c'est d'aimer ou de ne pas aimer. Très consciencieusement j'aimai cette musique nouvelle. Le Varèse réel était bien différent du Varèse de mon imagination. C'était le Varèse de mon imagination qui se révélait décevant.

Greenwich Village, Sullivan Street, une haute porte rouge. Trois coups au heurtoir, "The maestro lives there" nous avait dit un passant. The maestro... il était là, grand, ligneux, solide, très simplement vêtu, nous tendant la main.

J'ai d'abord l'impression de rencontrer Jupiter. Un Jupiter souriant, jovial, affable. Mais Jupiter tout de même. Varèse est l'image même de la force. Le visage vigoureusement buriné ressemble de façon assez frappante à celui de Beethoven. Les cheveux sont dressés, comme des antennes. Dans le regard profond et très vif chante je ne sais quelle jeunesse.

Les caméras sont montées, je regarde attentivement autour de moi. Au centre de la pièce, s'étend le piano, aux murs, un Léger, un Miro, d'autres toiles de peintres moins connus. Tiens, là, une étonnante composition... la signature? Un japonais, sans doute. Des livres, des partitions. Des gongs, de toutes grosseurs.

— Vous aimez les gongs? dit Varèse

Il frappe un superbe disque de cuivre, écoute amoureuxment. Un son très lent, mordoré, emplit l'espace. Les yeux de Varèse pétillent.

— Il est magnifique, n'est-ce pas? Je l'ai trouvé dans un petit village de France.

Au bout de la pièce, une porte donne sur un jardin. Sommes-nous vraiment à New York? De sa table de travail, où règne un beau désordre, Varèse peut regarder les fleurs et l'arbre du jardin. A l'autre bout de la pièce, un haut-parleur.

L'entrevue. Les lumières jaillissent dans le demi-jour naturel de cette salle de travail. Les caméras tournent. Varèse répond aux questions. Quel beau document nous avons là!

Ingénieur du son et cameramen sont partis. Varèse nous a retenus.

— Vous prendrez bien quelque chose?

Oui mais à condition qu'on nous fasse (enfin!) entendre des oeuvres de Varèse. Nous sommes d'accord. Varèse nous présente d'abord des extraits de *Déserts*, puis, il nous offre *Arcanes*; les puissants haut-parleurs tonnent. Les masses sonores gravitent, se heurtent, s'épanouissent en gerbes polychromes, s'amenuisent soudain et fondant en vrille, éclatent en multitude. Un colossal édifice établit ses hautes voûtes au-dessus de nous. Nous n'appartenons plus au monde d'ici.

Je sors lentement de cet espace. Les derniers accords d'*Arcanes* ont fait percuter les murs de la maison de la rue

Sullivan. Varèse revient d'un autre monde. J'ai l'impression qu'il recrée sa musique chaque fois qu'il l'entend. Quant à nous, c'est clair, nous sommes bouleversés. Mais comment donc expliquer ce silence sur Varèse?

La conversation reprend et tombe sur le jazz. Bien sûr que Varèse connaît le jazz. Plusieurs jazzmen sont même venus chez lui, pour lui demander conseil. Il les a fait travailler. Résultat: un jazz varésien. Il faut écouter cela. Indicible. Du jazz, bien sûr, mais un jazz fortement articulé, un jazz spatial, comme la musique même de Varèse.

Varèse nous raconte que peu de temps avant de mourir, Charlie "The bird" Parker est venu le voir. Il admirait tant Varèse qu'il voulait devenir son serviteur.

Nous parlons de Debussy, dont Varèse a été l'élève et dont il conserve une rare partition de "La Mer". Debussy avait compris Varèse et croyait en son génie. Nous parlons de Ravel, avec qui Varèse est allé au front: de Busoni qui fut son maître préféré.

Entraînés par la conversation, nous nous sommes laissés surprendre par la faim. Louise et Edgard Varèse ne veulent absolument pas nous laisser partir. Une pizza, un vin italien, vous verrez, ce sera très simple.

Sullivan Street, Greenwich. Une extraordinaire animation règne sur les trottoirs. A cette heure du soir, les artistes et les poètes prennent possession du "village". Les boutiques retentissent de discussions et d'interpellations. En anglais, en espagnol, en italien surtout. Tout le monde ici connaît Varèse et le salue au passage "How do you do maestro"? Au restaurant, la cuisinière échange des paroles très animées (ils parlent italien) avec Varèse. Ce sont de vieux amis, c'est clair. Et Varèse est un fameux connaisseur de cuisine italienne. Ah, quelle pizza!

Rue Sullivan. Nous parlons poésie, peinture, musique. Les Varèse ont connu tous les grands artistes de ce temps. Quels souvenirs sont évoqués là!

— Un soir, je me promenais avec Apollinaire...

— Modigliani? Si je l'ai connu! Nous étions deux grands amis. Souvent, le soir, j'allais le chercher dans une boîte de Montparnasse.

— C'est Claudel qui voulait me faire accepter la légion d'honneur. Il est venu ici pour essayer de me persuader...

— Malraux, debout, nous a lu le manuscrit de "L'Espoir". Il a parlé toute la nuit... oui, ici même, dans la pièce voisine...

Antonin Artaud, Miro, Léger, Giacometti, le Corbusier, Braque, Saint John-Perse, quel prestigieux cercle d'amis!

Mais ce qui nous passionne davantage, ce sont les idées exprimées par Louise et Edgard Varèse sur l'art, la poésie, le roman. Rien ne les rebute plus que le conformisme intellectuel. Leurs opinions et leurs goûts sont nets. En musique, Edgard Varèse a horreur de tout ce qui peut être simulacre ou sentimentalisme. Il aime Monteverdi et Webern et tout ce qui mérite vraiment le nom de création. Louise Varèse voue une grande admiration à Michaux et à Saint John-Perse. Elle est l'un des premiers traducteurs de littérature (de poésie surtout) française aux Etats-Unis. Elle a traduit Rimbaud, Saint John-Perse et travaille actuellement à la traduction de Michaux.

Tous les deux prêtent une oreille attentive à ceux qui explorent de nouvelles expressions artistiques. Un jeune compositeur suédois, un jeune peintre japonais, un jeune poète canadien trouvent audience chez Varèse.

Ce silence sur Varèse ne durera pas longtemps. Déjà, malgré toutes les conspirations, l'oeuvre de Varèse est reconnue par de jeunes chefs de file, aux quatre coins du monde. En Allemagne, en Scandinavie, en Extrême-Orient, en Amérique du Sud, au Canada, les jeunes compositeurs les plus lucides reconnaissent Varèse comme leur maître. La présentation de *Déserts* à Paris a été retentissante. A l'Exposition de Bruxelles, Varèse a apporté une étonnante contribution sonore au Pavillon de Le Corbusier. Aux Etats-Unis, dans quelques mois, paraîtra sur disques stéréophoniques l'intégrale des oeuvres de Varèse.

L'heure de la reconnaissance approche donc. Ce n'est pas trop tôt. N'est-il pas temps de voir en Varèse le compositeur qui a précédé de plusieurs décades les plus avant-gardistes des compositeurs d'aujourd'hui?

Varèse! Ni espagnol, ni français, ni américain. Il est du XXe siècle et sa patrie c'est la musique.

Sur le seuil de la porte, Jupiter souriant, il dit: "Saluez bien tous mes amis canadiens". Dans ses yeux brille une éternelle jeunesse.

Marcel Blouin